LA SOCIÉTÉ INTERMITTENTE La vie dans le (négu)anthropocène

Nous savons depuis les débuts de la crise du coronavirus à quel point nous avons affaire à ce qui n'est pas seulement une « pandémie », mais aussi une « syndémie », c'est-à-dire une contagion dont la virulence est tout autant le produit des circonstances sociales que de la biologie (Richard Horton, *The Lancet*, 2020; Barbara Stiegler 2020). Le risque d'être affecté par le SARS-CoV-2 est subordonné à une série de marqueurs sociaux, notamment l'ethnie, le sexe et la classe, via des facteurs tels que la taille et la densité des logements, l'accès aux espaces verts et les types de travail que l'on peut effectuer. Il est également exacerbé par une série de symptômes indissociables de notre culture obsessionnelle et implacable du travail et de la disponibilité. Les chocs cytokiniques liés à la fatalité de la COVID-19 surviennent avec le plus de véhémence chez les personnes qui souffrent déjà d'une mauvaise santé mentale, d'un mode de vie sédentaire, d'un manque de sommeil, d'un burnout et d'un régime alimentaire induisant l'obésité, y compris le diabète (Luzi & Radaelli 2020) – qui sont à leur tour des symptômes de l'organisation délétère de la culture occidentale, laquelle est structurée autour d'un concept de vie défini par la concurrence et par la productivité non-stop. Nous nous trouvons dans la situation paradoxale où le fait d'être « toujours actif » nous a amenés, ainsi qu'une grande partie de la société mondiale, au point de rupture (Han 2015; Chabot 2013) – et où la paralysie déclenchée par la COVID-19 n'est que l'exemple le plus visible de ce qui ressemble de plus en plus au fonctionnement intermittent de notre avenir entropocénique. Nous avons eu la chance d'évoluer en parallèle de la remarquable stabilité environnementale du Pléistocène, mais « la terre ferme écologique » est désormais tout sauf donnée. Qu'il s'agisse des incendies de forêt, des inondations et de l'activité volcanique perturbant la chaîne d'approvisionnement, jusqu'à l'effondrement imminent de la biodiversité ou des famines qui poussent les agriculteurs vers le terrorisme et des maladies zoonotiques libérées par la déforestation qui se propagent dans des méga-fermes génétiquement homogénéisées et résistantes aux antibiotiques, se dessinent à l'horizon de multiples tendances qui laissent entrevoir une société bousculée de manière récurrente par des moments de paralysie. En l'absence de « plan B » viable en cas d'effondrement technologique, nous sommes exposés à des risques similaires en raison de notre dépendance toujours croissante à des équipements de survie qui font partie de la monoculture technologique du réseau électrique et d'Internet (Letwin 2020).

Comment pouvons-nous empêcher la société de ne devenir fonctionnelle que par intermittence, pour autant que cette éventualité soit encore possible ? Ou serait-il préférable d'embrasser l'intermittence, en tant que partie de la bifurcation nécessaire pour nous éloigner de l'effondrement et vers ce que Bernard Stiegler, fondateur des ENMI, a appelé le « néguanthropocène » ? Nous suggérons qu'un élément de réponse à ces questions repose sur la redécouverte d'une idée qui était au centre, bien que de manière souvent implicite, de l'œuvre de Stiegler, à savoir que la vie elle-même est intermittente, n'éclatant que dans les moments de désautomatisation anti-entropique des sommeils habitués, qu'ils soient dogmatiques ou physiologiques. Ce principe de vie intermittente se vérifie depuis l'entrée en cryptobiose du tardigrade jusqu'à l'estivation et l'hibernation des formes de vie telles que les amphibiens et les mammifères (D'Amato 2021), qui illustrent tous la tendance à la dormance et à la minimisation de l'effondrement entropique, ponctuées de moments d'activité néguentropique. Cela est particulièrement vrai dans le cas de notre « vie noétique » à nous, les « animaux non inhumains par intermittence » (Stiegler 2008 : 317-9). Pendant la majorité de l'histoire de notre espèce, depuis la domestication des plantes et des animaux pour assurer une disponibilité énergétique, à la mécanisation du travail manuel et des stimulants de plus en plus puissants que nous fabriquons pour neutraliser la douleur physique, les efforts pour minimiser l'intermittence de la vie biologique ont servi de condition préalable au déploiement de la vie noétique, en libérant du temps et des ressources énergétiques pour que les gens se consacrent à la culture de l'art et de la pensée (Diamond 2017: 311-2). Mais, alors que l'automatisation oblige les travailleurs à surpasser les robots et que le capitalisme 24/7 mène la guerre contre le sommeil (Crary 2013), la thérapie a cédé la place à une toxicité qui menace de nous faire sortir de la « zone Goldilocks » des habitats technologiques vivables.

Les démarches systémiques pour repousser les contraintes de notre fonctionnement forcément intermittent se font au prix d'une exposition de plus en plus brutale envers notre tendance à l'effondrement, révélant les limites mentales, physiologiques, sociales et même planétaires de l'idéologie qui nous dit que « il faut s'adapter » (Barbara Stiegler 2019) : que nous n'avons pas d'autre choix que de nous adapter à tout changement poussé dans notre direction. Les pressions de sélections artificielles du capitalisme contemporain nous ont amenés au-delà des « marges de tolérance des infidélités du milieu » dans lesquelles, pour Georges Canguilhem, consiste la santé (1966: 171). Placés face au choix contraint entre une société intermittente imposée par l'effondrement de nos environnements sociaux et organiques et la réorganisation de la société et du travail autour d'une reconnaissance de notre propre besoin d'intermittence, il nous incombe d'explorer : 1) la relation entre une société de plus en plus « malade » et la défectuosité des idées reçues actuellement dominantes quant à la vie et au travail comme se résumant aux enjeux de la productivité et de l'emploi ; et 2) les formes que pourrait prendre cette nouvelle organisation de la vie sociale. En ce qui concerne ce dernier point, il y avait au départ un optimisme considérable quant au fait que la COVID-19 servirait comme de catalyseur à une bifurcation indispensable, provoquant une révolution dans des domaines tels que le travail, l'éducation et la sécurité alimentaire. On a donc beaucoup écrit ces derniers temps sur les « gains de productivité » de la semaine de travail de quatre jours, alors qu'à travers la planète, le désir de dépasser la précarité liée à l'approvisionnement « juste à temps » a renouvelé l'intérêt pour la production alimentaire locale et saisonnière et la gestion des terres, donnant naissance à de nouveaux modèles de « résilience » fondés sur la diversification et la coopération, la résilience étant ici comprise comme la capacité de rebondir après un choc. À la lumière de notre prise de conscience croissante de l'impact délétère de l'idéologie de la disruption (Stiegler 2016), une question est de savoir si une approche du travail substantiellement différente pourrait éviter, ou au moins dans un premier temps, minimiser ces chocs. Dans quelle mesure une insistance renouvelée sur les « localités néguanthropiques » et le travail de « construction de niches », c'est-à-dire la participation des organismes à la création de leurs propres milieux, peut-elle remplacer un modèle de développement mondial culturellement impérialiste et standardisé ?

Inspiré du régime français des intermittents du spectacle, le programme Territoire à Apprenant Contributif développé par l'IRI en Seine-Saint-Denis expérimente déjà de nouvelles formes d'intermittence qui s'opèrent autour du travail – compris comme un moment de développement des savoirs – et de l'emploi – compris comme le temps de labeur d'adaptation durant lequel les savoirs sont habituellement sacrifiés pour un gain économique à court terme (Stiegler 2015). Ces expériences comprennent la création d'espaces numériques pour la vie noétique, conçus pour compléter les structures dé-noétisées de l'emploi contemporain, ainsi qu'un modèle de revenu contributif qui pourrait préserver le besoin de repos réfléchi, tout en promouvant un travail socialement valable. Nous souhaitons explorer ces approches, ainsi que d'autres, alternatives et diverses, pour repenser la vie professionnelle et la vie des sociétés, dans le cadre des Entretiens du Nouveau Monde Industriel de cette année.